

Un immense désir de vivre *L'Hôtel des Horizons*

Diane Godin

Number 98 (1), 2001

Portraits d'auteurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26062ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godin, D. (2001). Un immense désir de vivre : *L'Hôtel des Horizons*. *Jeu*, (98), 75–77.

Un immense désir de vivre

« J'peux-tu voir l'horizon ? » demande le personnage de Steven dans cette pièce signée Reynald Robinson. Question fort simple mais fondamentale pour un jeune homme de dix-sept ans, prostitué de son état, dont l'expérience de la vie, de l'amour et des êtres se résume à des rapports monnayables et vite faits qui ne revêtent aucune signification particulière ni ne tissent de liens profonds avec l'autre. Le monde, pour Steven, est dès lors un espace clos où il survit en vendant sa chair aux plus offrants. La question, ici, vaut donc son pesant d'espoir, pour lui comme pour les trois autres personnages de *l'Hôtel des Horizons*, qui maintiennent depuis belle lurette, déjà, le cap d'une existence trop souvent dépourvue de réponses et jalonnée de dures déceptions.

L'Hôtel des Horizons

TEXTE DE REYNALD ROBINSON. MISE EN SCÈNE : CLAUDE POISSANT ; DÉCOR : OLIVIER LANDREVILLE ; COSTUMES : LINDA BRUNELLE ; LUMIÈRES : ANDRÉ RIOUX ; MUSIQUE ORIGINALE : STÉPHANE GIROUARD. AVEC PIERRE COLLIN (ROMUALD), LOUISON DANIS (PAULINE), MAXIME DENOMMÉE (STEVEN) ET MONIQUE SPAZIANI (NOËLLINE). COPRODUCTION DU THÉÂTRE PAP ET DU THÉÂTRE LES GENS D'EN BAS, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 27 SEPTEMBRE AU 21 OCTOBRE 2000.

Steven est entré dans ce vieil hôtel de la côte gaspésienne sans crier gare. L'unique occupante du lieu, Pauline, y cuve depuis nombre d'années une solitude douce-amère qui n'a pas entamé la générosité de son caractère. Elle exploitait jadis cet établissement grouillant d'opulents visiteurs venus des quatre coins

du monde avec son amant et ami Romuald, homme intègre, aux idéaux de gauche, qui l'a quittée pour épouser sa sœur Noëlline parce que cette dernière prétendait être enceinte. Pauline a cessé, depuis, à peu près tout commerce avec le monde extérieur, laissant aller naturellement à la dérive, en même temps que le faste de l'hôtel, ses désirs de femme et ses velléités d'hôtesse. Après avoir trahi celle qu'il aimait, Romuald est néanmoins resté fidèle à ses convictions humanitaires en vendant pour une bouchée de pain, depuis dix-sept ans, la nourriture provenant d'un *spot* de *fast food* qu'il a installé sur la plage, tout en partageant sa vie, bon an mal an, avec la très pétulante Noëlline, représentante Avon vendue aux charmes virils du capitalisme dominant.

L'arrivée soudaine d'un adolescent ne sachant plus tout à fait qui il est ni comment il doit se comporter fera émerger chez les personnages adultes une détresse enfouie sous le poids du silence et le masque du quotidien. Avec une lucidité qui n'a d'égal que la compassion, Reynald Robinson nous présente en effet des êtres fragilisés par des naufrages qui ont laissé leurs marques, par des idéaux et des désirs qui n'ont jamais pu voir le jour. Mais au-delà de ces destins individuels privés de bonheur, la pièce met en lumière, le plus simplement du monde, la question du sens : non pas celle des philosophes pérorant sur le pourquoi ou le comment des choses, mais bien plutôt celle exposant le tragique héritage d'une société qui s'est laissé submerger par la vague d'une désormais sacro-sainte économie, sans tenir compte de ceux qu'elle laisse



L'Hôtel des Horizons de Reynald Robinson, mis en scène par Claude Poissant. Coproduction du PàP et du Théâtre les Gens d'en bas, présentée à l'Espace GO à l'automne 2000. Sur la photo : Monique Spaziani (Noëlline), Maxime Denommée (Steven) et Louison Danis (Pauline). Photo : François Bergeron.

derrière ni de la valeur, si pauvre pour l'appétit des âmes, du discours qu'elle met de l'avant.

L'auteur n'apporte ici aucune réponse, et l'on sent bien qu'il ne juge pas ses personnages ; sa pièce n'en est que plus touchante, dans la mesure où elle nous donne à voir des êtres grandeur nature aux prises avec leurs rêves, leurs défaillances, leurs contradictions. Il nous est à peu près impossible, par exemple, de détester la détestable Noëlline, sa fragilité apparaissant avec presque autant d'évidence que son bagou agressif et son style Madame Avon flamboyante. Monique Spaziani mordait dans ce contre-emploi avec une vigueur étonnante, insufflant à son personnage ce petit côté viril que l'on rencontre parfois chez certaines vendeuses qui semblent carburger à la performance et selon des règles concoctées par on ne sait quel grand manitou du mercantilisme. Sa philosophie, si l'on peut dire, est d'ailleurs fort simple :

C'est d'même ça marche la vie. Sa vocation à l'hôtel, j'vas te l'dire moé que c'était ! Faites pour les riches. Faites pour éccœurer les cheapettes ! [...] Pour qu'un pauvre se déguédine faut [...] qu'y sache que c'est pas en faisant simplement une face de mi-carême qu'y peut monter. Comme une femme qui est mettons pas jolie du premier coup, a sait, a réalise, quand a voit Pamela Anderson [...], qu'a du ch'min à faire... ben, a va avoir tendance [...] à agir, à s'améliorer, à se r'nipper [...] Sinon... ça reste là, les tits-ch'veux gras, pas d'coupe, la face naturelle pis l'naturel, c'est beau jusqu'à 16-17-18 ans mais quand la débarque pogne, le naturel a besoin de r'tiens ben. Pis du r'tiens ben, ben ça s'paye. Pis pour s'payer ça, faut s'déguédiner. C'est ça la vie !

Si Noëlline n'a pas vraiment le cœur sur la main ni la langue dans sa poche, elle est à n'en pas douter le personnage le plus désespéré de *l'Hôtel des Horizons*, celui que la peur et la rage habitent avec le plus de force. De fait, la peur qui lui serre la gorge

– peur de perdre la face, peur de sa propre mort comme de celle des autres – se transforme tout naturellement en logorrhée méprisante parce qu'elle est incapable de transcender ce qui la tiraille pour mieux s'ouvrir aux autres. Noëlline est tout le contraire, en fait, de sa sœur Pauline, femme compréhensive, presque zen, qui avoue ne rien vouloir dans la vie, si ce n'est la paix.

Il est plutôt rare de pouvoir assister à une production en tous points impeccable. Nous ne sommes en présence, ici, ni d'un chef-d'œuvre ni d'une forme nouvelle, ni même d'un propos d'une profondeur exaltante ou inédite ; simplement, c'est du



Maxime Denommée (Steven) et Pierre Collin (Romuald) dans *l'Hôtel des Horizons* de Reynald Robinson (PàP/Théâtre les Gens d'en bas, 2000). Photo : Jean Albert.

théâtre, et du bon, ce genre de théâtre qui possède le don de nous remettre en contact avec les difficultés de notre propre existence, avec notre humanité. De fait, Reynald Robinson a construit là une pièce antispectaculaire, j'oserais même dire anti-« Contes urbains ». À deux reprises, en effet, le spectateur a la nette impression que l'action va basculer dans l'horreur ; et puis non, la poussière retombe, tout reprend l'équilibre d'un quotidien sans surprise, comme si l'auteur s'était amusé à créer ces faux ressorts dramatiques pour faire un pied de nez à la tendance *hard core* d'un théâtre qui semble se cantonner de plus en plus dans le fait divers. Robinson, manifestement, préfère se laisser aller à peindre des personnages dont le drame, s'il n'a rien d'extraordinaire ni de particulièrement sanglant, a l'heur de faire vibrer certaines cordes sensibles ; sans compter que ces êtres-là sont de véritables cadeaux pour les acteurs. Aux côtés de Monique Spaziani, Louison Danis interprétait une Pauline dont la mise quelque peu négligée ne cachait en rien sa beauté intérieure ; le Steven de Maxime Denommée avait toute la can-

deur et la fragilité d'un enfant ignorant à peu près tout de ce que l'on nomme le bien et le mal, perdu dans un monde où personne ne peut lui montrer comment diable atteindre l'horizon ; enfin, Pierre Collin imposait sur scène un Romuald à bout de forces, brisé par l'annonce de sa mort prochaine et hanté par l'échec de ses idéaux sociodémocrates.

Une production impeccable à tous points de vue, disais-je ; c'est pourquoi je m'en voudrais de ne pas mentionner certains éléments de ce spectacle, signé Claude Poissant, qui m'ont paru d'une pertinence remarquable, à commencer par les costumes de Linda Brunelle, qui a imaginé Noëlline en tailleurs dont la coupe élégante n'arrivait pas à en faire taire les couleurs trop peu discrètes, et habillé Pauline des vêtements amples et bon marché de ces ménagères qui ont perdu depuis longtemps toute habitude de coquetterie. Les éclairages d'André Rioux accomplissaient également leur office avec une grande justesse, laissant pénétrer, à petites doses, puis comme en rafale, la lumière vivifiante et bleutée de cet horizon gaspésien que l'on n'avait aucun mal à imaginer splendide. **J**